

## Du côté de l'analyste

Véronique Sidoit,  
Liège, 21 novembre 2009

Nous avons l'habitude d'aborder la répétition soit dans sa dimension d'*automaton* signifiante, soit dans sa dimension de jouissance, cet au-delà du principe de plaisir que Freud a mis au jour à partir de la compulsion à répéter des expériences douloureuses ou traumatiques. La répétition apparaît donc comme intrinsèque au sujet, elle est constitutive du sujet puisqu'elle s'origine de sa part irréductible au symbolique, de ce bout de réel extime au sujet. Dans le cadre de l'analyse, c'est par et dans le transfert qu'elle va trouver à se déplier, amenant l'analysant à repérer et à se dégager de son circuit mortifère.

Voilà où j'en étais de mes réflexions, me demandant quel point j'allais aborder plus précisément lorsque j'ai découvert une conférence de Lacan assez peu connue, je pense, avec une citation que j'ai trouvée fort complexe. Je vous la cite, puisque c'est à partir d'elle que je vais orienter mon travail. Elle est extraite d'un texte qui s'appelle « La conférence du mercredi 19 juin 1968 » et fut publiée dans le *Bulletin de l'Association freudienne* n° 35 en novembre 1985. Voilà la citation : “ ... c'est du fantasme du psychanalyste, à savoir de ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d'où se dégèle chez l'analysant la parole, et où vient avec insistance se multiplier cette fonction de répétition où nous pouvons lui permettre de saisir ce savoir dont il est le jouet.<sup>1</sup>”

Lacan a tenu cette conférence dans le fil de son séminaire sur l'Acte analytique, séminaire qu'il regrette d'avoir dû écourter du fait de l'actualité du moment, la contestation de Mai 68, (je signale en passant, puisqu'il est souvent dit que Lacan était plutôt en désaccord avec les grèves et autres manifestations, eh bien là, le fait que son discours sur l'Acte psychanalytique ait été interrompu par, “quelque chose (...) qui n'est pas sans rapport avec l'acte” n'est pas pour lui déplaire !). Dans ce texte, Lacan parle de l'acte analytique, et du désir de l'analyste, il dit même très précisément que le désir de l'analyste s'extrait de son fantasme. C'est juste avant la citation qui nous occupe, il dit “ Ce n'est pas pour rien si je

---

<sup>1</sup> Jacques Lacan, « Conférence du mercredi 19 juin 1968 » in le *Bulletin de l'Association freudienne* n° 35, novembre 1985, page 3 à 9.

vous ai parlé du désir de l'analyste car il est impossible de (le) tirer d'ailleurs que du fantasme du psychanalyste... ”.

Alors, cette citation soulèvent de multiples questions, tant autour de ce fantasme, de ce choc qui se produit, de la répétition que du rapport à l'Autre, la question du savoir, de la vérité, etc., etc. Je ne vais donc pas toutes les aborder, je vais déplier quelques points du côté de l'analysant, puis du côté de l'analyste.

Mais auparavant, faisons une petite excursion pour éclairer ce “dégel de la parole” auquel Lacan fait allusion. Il s'agit d'une référence à Rabelais, dans le Quart Livre, où il est question de mensonge et de vérité, de savoir et d'interprétation. Alcofrybas raconte comment les Pantagruelistes découvrent des paroles gelées parmi lesquelles il veut prendre des mots de « gueules » pour les mettre en conserve afin de pouvoir authentifier son récit à son retour. Mais Pantagruel s'y oppose, refusant de fixer les mots, de geler la langue. Je ne vais pas vous lire le texte de Rabelais, c'est un peu trop long, voici en quelques mots ce dont il s'agit. Il y a eu une bataille en pleine hiver, si bien que tous les sons, aussi bien les paroles, les cris, les chocs des armes, les hennissements des chevaux, bref tous les sons ont été gelés. Avec le printemps, c'est le dégel, et Rabelais précise les différentes qualités, littérales, sensorielles, polysémiques ou signifiantes (significations) **des mots** “Nous y vîmes des mots de gueule, des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés, lesquels, quelque peu échauffés entre nos mains, fondaient comme neige, et nous les entendions réellement: mais c'était langage barbare.”, **des paroles** “ On y vit des paroles piquantes, des paroles sanglantes proférées par une gorge coupée, des paroles horribles et autres déplaisantes à voir.”, puis **des sons** “ D'autres en dégelant rendaient des sons comme tambours, clairons ou trompettes. Nous entendîmes moult miaulements qui étaient comme langage humain. (...)”<sup>2</sup> ”

J'ai détaillé ainsi les qualités de ces paroles gelées parce que ces paroles qu'il s'agit de remettre en circulation au cours d'une analyse sont celles qui ont déterminées le sujet ; ce sont aussi bien les S1 qui l'instituent que les S2 dont émergent les significations de vie pour tel ou tel sujet ; ces paroles gelées participent autant du langage, de la chaîne signifiante (S1-S2) que de *lalangue*, cette langue singulière du sujet qui ne s'appréhende que dans sa motérialité, ces sonorités, ces phonèmes qui d'être hors sens sont recel de jouissance et ne font pas langage mais n'en sont pas moins langue première, maternelle du sujet. Ce qui va permettre le dégel,

---

<sup>2</sup> Source internet : Raminagrobis

nous dirions la levée du refoulement de ces paroles et de ces signifiants est à situer du côté de l'analyste, est à mettre au crédit de son acte, c'est le choc évoqué par Lacan. Reste à définir en quoi il consiste, de quoi il relève, comment il opère, enfin toutes questions sur l'analyste et la fin de l'analyse. Nous y viendrons, mais restons d'abord sur ce qui se passe pour l'analysant, sur l'effet pour l'analysant de l'opération de l'analyste. Ce sera mon 1<sup>er</sup> point.

## **De l'institution de l'analysant**

Nous avons évoqué le dégel des paroles de l'analysant, ce que Freud a nommé "remémoration" par le biais, notamment, de l'association libre. Mais se pose au préalable la question de l'entrée en analyse, à savoir le franchissement qui amène un sujet à effectuer un pas d'entrée dans l'analyse, ou *a contrario*, à rester sur le pas de la porte pour soit faire une psychothérapie, soit tout arrêter dans un recul devant ce qui s'ouvre à lui. Il y a un véritable saut entre la demande thérapeutique où le sujet se plaint de symptômes divers et la saisie, la prise de la demande dans le jeu du désir qui, d'être dialectisée, inversée, déclinée, ouvre au sujet un accès à un savoir nouveau sur ce qui cause sa jouissance, son symptôme. Dans ce saut inaugural, l'analyste est requis, c'est la mise en forme du symptôme, nous dit Freud, et l'installation du transfert pour que l'interprétation puisse opérer, c'est dire que l'analyste est sollicité dans son acte dans l'entrée en analyse de son patient. Nous en avons un exemple clinique avec le récit très détaillé de l'entrée en analyse de l'homme aux rats (1907-1908) après une séance que Freud nomme "entretien préliminaire"<sup>3</sup>. En 1913, dans *La technique psychanalytique*, Freud indique que "l'essai préliminaire constitue pourtant déjà le début d'une analyse et doit se conformer aux règles qui la régissent"<sup>4</sup>, la seule différence se situe du côté de l'analyste, à savoir son énonciation de la règle fondamentale, celle de l'association libre. En effet, cette règle, en subvertissant le rapport du sujet à sa parole d'une façon jusqu'alors in-ouïe lui ouvre un accès sur le réel, et à ce titre est au principe du transfert analytique. Lacan adhère à cette idée de Freud, et avance même que "dans les inflexions de (son) énoncé, ces consignes véhiculeront la doctrine que s'en fait l'analyste au point de conséquence où elle est venue pour lui."<sup>5</sup>. Pour lui, l'énoncé de la règle fondamentale

---

<sup>3</sup> S.Freud, *L'homme aux rats, Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 1992.

<sup>4</sup> S. Freud, "Le début du traitement", in *La technique psychanalytique*, Paris PUF, 1985, p. 81.

<sup>5</sup> Jacques Lacan, "La direction de la cure" in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. ???

témoigne du désir de l'analyste, assoie la différence quant au transfert, à sa dimension et à son usage entre psychothérapie et psychanalyse.

Freud revient sur cette question dans l'*Abrégé de psychanalyse*, en 1938, et il précise “Nous ne demandons pas seulement au patient de dire ce qu’il sait, ce qu’il dissimule à autrui, mais aussi *ce qu’il ne sait pas*. (...). Le patient est obligé de nous révéler non seulement ce qu’il raconte intentionnellement et de bon gré, ce qui le soulage comme une confession, mais encore tout ce que lui livre son introspection, tout ce qui lui vient à l’esprit même si cela lui est *désagréable* à dire, même si cela lui semble *inutile*, voire *saugrenu*.<sup>6</sup>” La dimension du déplaisir est très présente, et il importe que l'analyste ne lâche pas sur cette nécessité sans pour autant s'apparenter à un agent du surmoi. Voyons comment Freud a opéré avec Ernst Langer, dit l'Homme aux rats.

Alors, ce qui est remarquable dans ce cas, c’est que nous pouvons voir comment les conditions formelles de l’analyse, c’est-à-dire le paiement et l’énoncé de la règle sont prises d’emblée dans le symptôme et dans le fantasme de l’homme aux rats. Lorsqu’il lui énonce la règle fondamentale, Freud précise “son idée avait été tout de suite : « comment surmonteras-tu cette difficulté ? »<sup>7</sup>”, celle-ci entrant dans le système de ses obsessions : commandement “Tu dois tout dire”, pensée forcée (l’obsession) et interdiction “tu ne céderas à aucun moment à une idée obsédante”. D’autre part, lorsque Freud lui parle de ses honoraires lui vient la pensée qu’il ne lui révélera que bien plus tard “Pour chaque couronne, un rat pour les enfants<sup>8</sup>” dans une équivalence entre *Raten* (paiement partiel) et *Ratten* (les rats). Et lorsque l’homme aux rats supplie Freud de lui faire grâce de la description des détails du supplice, Freud refuse en lui disant n’avoir aucun penchant pour la cruauté et n’avoir certainement pas envie de le tourmenter, mais que “bien entendu, dit-il, je ne peux le dispenser d’une chose sur laquelle je n’ai pas de pouvoir<sup>9</sup>”. Cette règle est incontournable, et c’est alors qu’il sera identifié au Capitaine Cruel du récit des rats<sup>10</sup>. Freud note « l’horreur d’une jouissance à lui-même ignorée” par le sujet tout au long du récit qu’il fait, une jouissance qui excède, qui va au-delà du plaisir, et qui est le moteur de la compulsion de répétition.

---

<sup>6</sup> S. Freud, “De la technique psychanalytique”, in *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, p.41-42.

<sup>7</sup> S.Freud, *op.cit.*, 2<sup>ème</sup> séance, p. 51.

<sup>8</sup> S.Freud, *op.cit.*, séance du 29 novembre 1907, p.169.

<sup>9</sup> S.Freud, *op.cit.*, 2<sup>ème</sup> séance, p. 43.

<sup>10</sup> S.Freud, *op.cit.*, 2<sup>ème</sup> séance, p. 67.

L'enjeu de la règle fondamentale, et de l'entrée dans le processus analytique est d'introduire le sujet à ce que Freud a nommé par ces 3 termes "Remémoration, répétition et perlaboration", 3 moments de l'analyse qui s'articulent entre eux de façon ni linéaire ni temporelle. Le saut qu'il y a entre remémoration et répétition tient à la modification du statut de l'analyste pour le sujet, son activation dans le transfert, nous y reviendrons. Je voudrais juste insister sur la nécessité structurale du second mouvement dans l'analyse, la répétition, et la nécessité logique, interne, voire constitutive de l'analyse du 3<sup>ème</sup> temps qui est la perlaboration, *die Durcharbeiten*.

Structurale, la répétition l'est, même sans la participation active de l'analyste, puisque la remémoration va conduire le sujet, à un moment donné, à buter sur de l'énigme, du hors sens, de l'impossible, soit du réel. C'est alors, nous dit Freud, qu'au défaut de souvenir va répondre une traduction en acte de ce qui est ressenti du côté d'un non savoir. Le sujet ne sait pas qu'il répète ni ce qu'il répète. Je vous cite Freud "Le malade répète (...) sans savoir qu'il s'agit d'une répétition. Par exemple, l'analysé ne dit pas qu'il se rappelle avoir été insolent et insoumis à l'égard de l'autorité parentale, mais il se comporte de cette façon à l'égard de l'analyste.<sup>11</sup>" C'est celui-ci qui, du fait de sa présence, va permettre le nouage de la remémoration et de la répétition. C'est aussi là que peut s'arrêter l'analyse, si la répétition n'étant pas prise comme telle par l'analyste, elle n'est pas introduite alors dans le travail de l'analyse même, dans la perlaboration. Cela peut être un arrêt qui est agi dans la réalité, le sujet met fin à ses séances, ou bien qui est stagnation dans ce qui reste de la psychothérapie, soit une mise à l'écart du réel au bénéfice du tout symbolique.

Revenons à Freud et à l'Homme aux rats. Bien sûr, il ne saurait être question d'ériger cette entrée en analyse en modèle, mais à partir de cette expérience particulière, nous pouvons dégager un point qui me semble essentiel quant à ce qui peut différencier une entrée en analyse et un travail psychothérapique : Nous savons que le transfert de l'homme aux rats sur Freud était déjà là avant même le 1<sup>er</sup> entretien, puisque c'est la lecture de *Psychopathologie de la vie quotidienne* qui l'avait amené chez Freud. Toutefois, on peut penser que c'est la manœuvre de Freud, sa place prise sous forme dénégative "comme je lui fais remarquer que

---

<sup>11</sup> S.Freud, "remémoration, répétition, perlaboration", in *La technique psychanalytique*, Vendôme, PUF, 1985, p. 108.

je ne suis pas cruel moi-même, dit-il, il réagit en m'appelant « Mon capitaine »<sup>12</sup>» qui activa le transfert, où Freud n'est plus seulement mis en place de Sujet supposé Savoir (SsS) mais où il s'offre comme objet de la jouissance de l'homme aux rats. Il y a donc là un acte de Freud, acte décisif quant à l'installation du transfert, acte que l'on peut référer au désir de l'analyste. Ce qui est d'ailleurs passionnant, voire un peu troublant pour nous, en lisant *Le journal d'une analyse*, c'est de voir comment Freud, dans son désir d'amener l'analysant à se soumettre à cette règle fondamentale, en éprouve la difficulté et évoque de façon réitérative l'idée d'une lutte entre deux sujet : p.32-33 : “ Lutte violente, résistance parce que je lui ai demandé d'apporter une photo de sa dame (...) », p.61 : C'est seulement au bout de 45 minutes de lutte que..., etc, etc...”. Et dans une lettre à Fliess, Freud écrit “Mais pourquoi les aveux extorqués par la torture ont-ils tant de ressemblance avec les récits de mes patients au cours du traitement ?<sup>13</sup>”. Je pointais la difficulté pour l'analyste, face au déplaisir et aux résistances du patient de ne pas se faire l'agent du surmoi, une difficulté que Freud a manifestement rencontré mais sur laquelle il est rapidement revenu au profit du transfert, de l'amour de transfert qui, dit-il, “doit être suffisamment fort pour que ce lien sentimental lui interdise une nouvelle fuite.<sup>14</sup>” Je ne vais pas développer ce point, je voudrais juste souligner le paradoxe interne au transfert puisqu'il nous dit aussi que le transfert surgit du fait de la résistance et qu'il satisfait la résistance. (cf La dynamique du transfert, p.55)

## **Du côté de l'analyste**

Revenons à la citation de Lacan, plus précisément à la fin de la citation, lorsqu'il avance que se produit chez l'analysant dégel des paroles gelées et multiplication de la fonction de répétition. Il dit “fonction de répétition” et non répétition. Alors, j'y verrai volontiers la prise de la répétition dans le transfert, c'est-à-dire que la répétition qui, avons-nous vu au tout début est inhérente au sujet en tant qu'expression de la jouissance qui l'anime, la répétition va, par le transfert, pouvoir non seulement être saisie et donc détachée un petit peu du sujet, décalée mais aussi soumise, bordée, ordonnée par le symbolique. Il y aura toujours de la jouissance en jeu, mais le sujet pourra se repérer dans ce qui fait répétition, pourra s'appuyer dessus pour s'orienter vers ce qui est à son principe, la jouissance, le réel.

---

<sup>12</sup> S.Freud, *L'homme aux rats*, *Journal d'une analyse*, op.cit., 2<sup>ème</sup> séance, p. 53.

<sup>13</sup> S.Freud, *Lettres à Wilhem Fliess, 1887-1904*, “Lettre 118”, du 17 janvier 1897”, Vendôme, PUF, 2006, p. 286.

<sup>14</sup> S.Freud, “A propos de la psychanalyse dite sauvage”, in *La technique psychanalytique*, Vendôme, PUF, 1985, p. 40

C'est ce que nous dit Lacan, dans le séminaire XI, lorsqu'il parle de "la répétition comme fonction ne se définit qu'à pointer ainsi le rapport de la pensée et du réel<sup>15</sup>", ou bien, lorsqu'il la définit comme, c'est la fin de la citation de la conférence de 1968 " cette fonction de répétition où nous pouvons lui permettre de saisir ce savoir dont il est le jouet". Je dirais que c'est le transfert qui rend opérationnelle la fonction de la répétition, et qu'il y faut une manœuvre de l'analyste pour qu'il prenne sur lui la charge de jouissance du sujet. C'est ce que nous avons vu avec Freud et l'Homme aux rats ; c'est du refus premier de Freud d'accéder à la demande d'Ernst Langer (lui faire grâce du récit du supplice) que la "jouissance à lui-même ignorée" pour reprendre les termes de Freud, la jouissance d'Ernst va se dévoiler et s'articuler, se loger dans l'Autre symbolique que représentait Freud jusqu'alors. Il devient le "capitaine cruel" du supplice. C'est dire que l'analyste doit quitter, susciter sa transformation de grand Autre symbolique inaugural, celui auquel s'adresse le défilé des souvenirs, la remémoration que le sujet fait de son histoire en un Autre chargé de la jouissance du sujet, un Autre biface, à la fois symbolique et jouisseur. C'est cette charge de jouissance qui va le réduire au statut d'objet parce qu'il va, de fait, être inclus par le sujet dans son fantasme (L'homme aux rats), ou dans son symptôme, la part de jouissance, de réel du symptôme. L'analyste se fait objet, semblant d'objet pour son analysant, mais un objet actif, au sens d'activé. Notons d'ailleurs que Freud comme Lacan nouent la résistance du sujet avec la répétition par le biais de la présence de l'analyste, une présence réelle<sup>16</sup>. Celui-ci devient l'objet de la demande de l'analysant, demande d'amour, une demande qui va se déplier de multiples façons selon chaque analysant, et dont l'analyste doit se tenir averti. Nous avons tous en tête les propos de Lacan au sujet de la demande du sujet, "Ne pas répondre à la demande", mais Lacan est, dans cette conférence de 1968 beaucoup plus explicite sur ce dont l'analyste doit être averti. Après nous avoir rappelé que le Sujet supposé Savoir n'est pas l'analyste mais est à situer du côté du sujet, c'est lui qui sait, le sujet inconscient, il précise que, je le cite " C'est justement l'erreur de l'analyste que de croire que ce où nous avons à intervenir comme analystes, c'est au niveau de la demande (...) alors que ce dont il s'agit, c'est très précisément de cet intervalle entre le sujet supposé savoir et le sujet supposé demande, et en ceci que le sujet ne sait pas ce qu'il demande (...)." Et cet intervalle entre SsS

---

<sup>15</sup> J.Lacan, Le Séminaire Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Saint-Amand, Seuil, 1973, p. 49.

<sup>16</sup> (la résistance à l'approche du réel, ou dans son heurt avec l'analyste-objet qui devient répétition en acte – Sem XI, p.52).

et SsD, cette béance, il nous dira que c'est l'objet (a). Et c'est de ça que l'analyste doit être averti pour fonder sa non-réponse à la demande de 'analysant. En effet, c'est de ne pas répondre que l'analysant peut dérouler les tours de sa demande pour en arriver à ce que se dégage l'objet qui la fonde, l'objet (a). Mais il s'agit de mesurer pour chaque analysant le refus de réponse à sa demande et ses modalités, celui-ci (le refus) mettant en jeu le rapport de chacun à sa castration. Avec des sujets psychotiques, cette abstention peut se révéler catastrophique, puisque ne permettant pas au manque de se révéler, il peut précipiter le sujet dans une frustration intolérable qui peut déboucher sur la rupture du lien, sur la haine, voire dans des passages à l'acte aussi bien hétéro que auto agressifs.

Bon, je voudrais maintenant revenir à la citation de Lacan, "c'est du fantasme du psychanalyste, à savoir de ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d'où se dégèle chez l'analysant la parole, et où vient avec insistance se multiplier cette fonction de répétition où nous pouvons lui permettre de saisir ce savoir dont il est le jouet." Alors, premier point :

#### **a) fantasme ou désir ?**

Cette citation a de quoi nous surprendre puisque nous avons plutôt l'idée que c'est le désir de l'analyste qui est opérant, et non son fantasme. Je pense d'ailleurs qu'il s'agit bien du désir de l'analyste dans cette citation, mais elle peut prêter à confusion, notamment pour ceux qui ne s'appuient pas sur les apports de Lacan et pour qui le fantasme de l'analyste est théorisé comme contre-transfert, donc comme un outil de l'analyste. A ce sujet, Annie-Claude Sortant Delanöe dans un texte intitulé "Le titre, c'est le désir<sup>17</sup>" note que, si pour Freud le contre-transfert est un effet inévitable du transfert de l'analysant que l'analyste se doit de maîtriser (à défaut de le supprimer) par des règles d'abstinence (silence, impénétrabilité, pas d'identification au patient) et par des reprises régulières de "tranches" comme on dit d'analyse, les post-freudiens, notamment au sein de l'école anglaise, (Paula Heimann, Margaret Little) n'ont pas suivi les mêmes voies. En effet, je la cite "l'usage de la notion de contre-transfert (...) a entraîné une conception de l'analyse comme étant une situation intersubjective. L'implication subjective de l'analyste y est présentée comme toujours teintée de passion (...). Le contre-transfert n'est plus un reste névrotique comme pour Freud, il est considéré comme un outil. Le fait d'éprouver des sentiments pour son patient ne disqualifie

---

<sup>17</sup> A.-C.Sortant-Delanöe, "Le titre, c'est le désir", intervention au Collège clinique de l'Ouest le 13 juin 2009.

plus l'analyste, il éprouve, il protège, se rapproche. C'est l'abandon de la neutralité, l'insistance sur les affects. L'accent est mis sur le vécu, la parole est désinvestie. (cf Thérapies actuelles). L'analyste ne craint pas les affects éprouvés pendant la séance puisqu'ils "sont l'instrument lui permettant d'avoir accès à l'inconscient" de son patient. (...). Ce n'est plus l'analyste muet à l'attention flottante, mais l'analyste affecté, interprétant forcément à partir de son fantasme. (...). Le contre-transfert indique que la limite où peut aller l'analyste dépend de ses résistances, de ses préjugés propres, donc de son fantasme ”.

Alors, Lacan apporterait ainsi, en 1968 soit 5 ans après son excommunication officielle, de l'eau au moulin de ses ex-collègues de l'IPA ? Ce n'est guère envisageable, et surtout, sa conceptualisation du fantasme comme couverture imaginaire du réel, la réponse la plus intime que le sujet imaginise face à la question de ce qu'il est pour l'Autre, de sa place d'objet pour l'Autre, cette conceptualisation qu'il s'agit plutôt de défaire et de traverser ne peut être considéré comme un outil, mais plutôt comme un obstacle ! Non seulement il est impossible, au sens logique, de soutenir cette proposition, mais il suffit de prêter attention à la citation de Lacan pour éliminer cette possibilité : Il nous dit "C'est du fantasme du psychanalyste, à savoir de ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole", c'est à dire qu'il s'agit non pas du fantasme en tant que la construction symbolico-imaginaire que le sujet a construit, mais de ce qu'il y a de plus opaque, de ce qui est recouvert par la construction fantasmatique, de ce qui est insu, soit l'objet (a), l'objet de jouissance que le sujet se voue à incarner pour l'Autre. Il ne s'agit donc pas, dans cette citation, du fantasme, mais de ce qui se passe à partir du lieu du fantasme. Je trouve cette citation éclairante, car elle nous permet de saisir de façon générale comment le désir, l'objet du désir surgit pour un sujet de son fantasme, et de façon plus précise quant à l'analyste, comment son désir s'extrait et opère du lieu de son fantasme. Et l'idée qu'il opère dans un choc "ce choc d'où se dégèle, etc..." laisse à penser qu'il surgit, prend existence de façon inattendue, je dirais à l'insu de l'analyste, dans son acte. Un acte de parole, une interprétation, un acte qui le dépasse et le surprend, et qui va faire rencontre, *tuché*, pour l'analysant. Ce qui signifie aussi que pour que cela fasse choc, ouverture pour l'analyse, il faut que le désir de l'analyste entre en lien, voire en collusion, du moins s'inscrive dans la jouissance de l'analysant de façon à ce qu'une accroche transférentielle se fasse par le biais de l'objet (a). L'extraction du désir de l'analyste doit propulser ce dernier (l'analyste) en place d'objet (a) pour son analysant, un semblant d'objet qui vient se loger, s'inclure dans la jouissance de l'analysant. Par cette citation de Lacan, nous pouvons presque voir se dessiner l'émergence du désir de l'analyste en tant qu'il

va prendre existence et consistance dans le choc de la rencontre avec la jouissance (et probablement aussi le désir) de l'analysant ; c'est de ce choc, par cette rencontre qu'il prend vie. Le désir de l'analyste n'existe pas *in extenso*, il se déduit de l'acte de l'analyste qui le fait exister, pour tel ou tel analysant. Peut-il se mettre en fonction, surgir pour tout analysant, c'est une question qui se pose. Il est très questionnable de se dire, quand on est analyste, spécialiste de telle ou telle pathologie, ou symptomatologie, voire même de telle ou telle tranche d'âge. Et pourtant, ne peut-on remarquer, chez tel analyste, un embarras qui se répète avec certain "type de patients" ? Et chaque analyste, en son for intérieur, ne repère-t-il pas qu'avec certains patients son désir – pas son désir de sujet désirant analyser, le désir d'analyste, c'est-à-dire l'acte qui le fait exister - n'y est pas ? L'intérêt dans cette évocation du fantasme comme écran d'où s'extrait le désir de l'analyste consiste à rappeler que, même si l'on peut penser qu'en fin de cure, et dans le passage à l'analyste, le fantasme est déconstruit, traversé, réduit à son épure, il n'en est pas moins toujours là, et qu'il tend à recouvrir, à refermer ce que la rencontre avec le réel a ouvert pour le sujet. Si l'analyste ne travaille pas avec son fantasme, il n'en est pas pour autant totalement débarrassé, il ne se retrouve pas nu, sans couverture fantasmatique, il suffit pour s'en convaincre de voir les analystes dans leur vie hors cabinet... Aussi, on peut penser que lorsque l'analyste faillit dans son acte, et donc dans la mise en jeu du désir de l'analyste, c'est qu'il s'est trouvé touché dans son fantasme par l'analysant. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne peut pas être tout à fait dans son acte et dans une position d'analyste avec un autre analysant, mais peut-être pas avec tous.... Enfin, c'est une question que je laisse ouverte, pour faire une autre remarque, un peu dans le même fil ; que l'analyste opère non pas avec son fantasme, mais du lieu de son fantasme, souligne la proximité du fantasme envers lequel l'analyste a à être vigilant, et pose que le désir de l'analyste n'est pas permanent ni indestructible. D'autre part, que le désir de l'analyste prenne forme de ce qu'il y a de plus opaque et de plus autiste dans la parole de l'analyste signifie que c'est totalement à son insu, que ce n'est ni pensé ni calculé, cela lui échappe. Cela pose un analyste qui n'est pas du côté d'un idéal, d'un "tout-analyste" mais un analyste qui peut être affecté d'un manque, d'un ratage, bref qui peut être défaillant. C'est ce qui le rend vivant, humain, marqué d'une barre, et c'est ce qui permet la fin de l'analyse, à savoir pour le sujet accepter sa castration, 1<sup>er</sup> temps, mais aussi celle de l'Autre, 2<sup>ème</sup> temps, et accepter de le laisser manquant, soit de ne plus le combler, donc s'en séparer, 3<sup>ème</sup> temps conclusif. Bon, c'était une petite incise, mais je vais terminer dans cette veine :

## - L'objet autiste et le lien

Lorsque Lacan évoque l'objet (a) comme béance entre le SsS et le SsD, il en parle comme de "cette chose à quoi se réduit entièrement pour nous l'Autre", c'est-à-dire que les tours de la demande font progressivement déconsister l'Autre à la mesure du resserrage du désir autour de son objet en tant qu'il manque, jusqu'à son dégagement final. Que l'Autre se réduise à l'objet (a) met en valeur, nous dit Lacan, qu'il n'y a pas de dialogue, que le sujet est radicalement seul avec sa jouissance, seul avec l'objet (a). Le qualificatif d'autiste pour l'objet est à ce titre suffisamment évocateur... Et je trouve particulièrement intéressant que ce soit à partir de l'émergence de cet objet que Lacan dit être le plus autiste, de sa mise en jeu dans et par le désir de l'analyste qu'un lien va se former, le lien analytique entre analysant et analyste. Il y a là un paradoxe qui, en même temps, éclaire le structure de tout lien social, la prise de la jouissance et sa régulation par le langage, le symbolique. C'est ce que Freud développe dans plusieurs textes, notamment *Malaise dans la civilisation*, et ce que Lacan a formalisé avec la structure des discours, le lien social étant un discours qui borde, borne et bride la jouissance. Mais il n'y a que le discours analytique qui prend en compte et vise la singularité du sujet comme produit, il n'y a que le discours analytique qui, en permettant au sujet de reconnaître et d'accepter la castration, la sienne tout d'abord, puis celle de l'autre, et la castration en tant que structurale et marque de l'humain, permet un lien social inédit, nous dit Lacan. Le lien social tel qu'il se noue dans une cure est un lien social à deux, et ne peut se tisser que dans cette relation transférentielle très particulière. ... Toutefois, ne peut-on penser que l'acceptation de la castration, que la rencontre avec le réel que l'analyste a faite au cours de sa propre cure a des conséquences dans sa vie ? Dans son rapport aux autres, dans son lien avec les autres, dans son implication dans son époque ? C'est en 1956 dans "Fonction et champ de la parole et de langage" que l'on trouve cette fameuse phrase de Lacan que l'on entend un peu trop souvent comme un *leitmotiv* : "Rejoindre la subjectivité de son époque". Alors, la véritable phrase est "Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque<sup>18</sup>". Alors, renonce à quoi ? Eh bien, à s'offrir comme analyste pour un sujet, qu'il renonce à être analyste, celui, je cite Lacan "celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique", et cette dialectique qu'il s'agit de savoir étant, je le cite à nouveau "le processus dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude, (...) (et où) l'on y

---

<sup>18</sup> J.Lacan, "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse", *Ecrits*, Vendôme, Seuil, 1966, p.321.

peut saisir du même coup que la dialectique n'est pas individuelle, et que la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine." Il y a là tout un débat qui s'ouvre avec la question de l'analyste et du lien social, c'est-à-dire des effets de l'analyse sur le lien social, que ce soit dans le monde, la société au sens générique ou dans ces petits microcosmes que constituent les associations analytiques. Je m'arrêteraï là.